

Dévant lo dzudzo dè pè : (inédit)

Autor(en): **Dénééréaz, C.-C.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 49

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196581>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

en bon ordre sur la route. Tout à coup, les éclaireurs se replient rapidement et, tout émotionnés, ils crient qu'ils ont découvert une fougasse : « Une fougasse ! une fougasse ! la route est minée, nous allons tous sauter !... » On fit alors avancer un détachement de soldats du génie, et l'on découvrit que la fougasse contenait un tas de pommes de terre qu'un pauvre paysan fribourgeois avait caché dans la forêt pour les mettre à l'abri des pillards. — Nos éclaireurs piquèrent alors en triomphe une pomme de terre au bout de leurs bayonnettes et l'on continua de marcher.

Une fois arrivés en pays ennemi, nos soldats logèrent chez les habitants. Mon père fut, avec un cousin, de son village, cantonné pour quelque temps à Marly, à ce que je crois, dans une ferme isolée où il n'y avait qu'une femme d'un certain âge et une bande d'enfants. Le mari était un landsturm fribourgeois. Nos hommes y étaient traités très froidement, cela se comprend. Il y avait déjà quelques jours qu'ils étaient là, lorsqu'un soir, en revenant de la manœuvre, ils trouvèrent la maison sens dessus dessous, les enfants pleuraient, la mère avait l'air toute angoissée... Informations prises, nos soldats apprirent que la plus belle vache de la maison (il n'y en avait que deux), allait faire le veau, ce veau était mal tourné, et la bête allait périr faute de secours. Tout de suite, nos carabins s'offrirent pour s'aider; ils enlevèrent leur équipement, enfilèrent les salopettes et sarreaux d'écurie du patron absent, et, une heure après, la vache était délivrée et le veau se portait bien. Ce fut alors une explosion de reconnaissance, et tant que nos soldats restèrent dans cet endroit, ils furent traités en amis.

Le soir de la prise de Fribourg, mon père fut appelé à monter la garde dans la ville. Partout on avait posé des sentinelles doubles, cela était très sérieux; de tous côtés partaient des coups de feu, des cris, des vociférations, les balles sifflaient, les cloches sonnaient... quoi, il n'y faisait pas beau! Mon père avait ce soir-là pour camarade un nommé C. de C..., soldat très frondeur, qui, en temps de paix, voulait tout massacrer. Ce soir-là, tout ému, il dit à mon père : *Mon pourr'ami, no sein fotus!*

Mon père, qui n'était pas très rassuré non plus, devait consoler son camarade et faire son service quand même... Tout à coup, un civil les interpelle et leur dit : « Je suis un radical, voici ma maison, nous sommes armés, si vous avez besoin de quelque chose, appelez-moi. Et voilà nos hommes tout rassurés.

Voilà comme cela se passait alors, et s'il y a eu des excès commis, il fait bon se souvenir que c'était l'exception.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma parfaite considération.

Un de vos abonnés,
JULES ROCHAT, cafetier.

Dévant lo dzudzo dè pé. (INÉDIT)

Cosse est on affèrè coumeint quiet, seïn lo voliài et seïn lài peïnà, on pào fèrè passà on bravo hommo et mémameint on dzudzo dè pé po on larro.

On gaillà aqchenàvè on pandoure que l'avài vu roudà déveron son prà on dzo que sa fenna lài avài met chétsi sa buia, dè lài avài robà on motchào dè catsetta, et trainè lo chenapan tzi lo dzudzo po lo fèrè mettrè à cliou.

Lo dzudzo fa sailli lo motchào dè la fata dào pandoure que ne voliàvè pas que sà de dè l'avài robà et que sacremeintàvè que n'étài pas verè et que l'étài bin à li, kà n'avài min dè marqua.

— L'ài-vo vu robà, se fe lo dzudzo à cé que portàvè plieinte et ài vo dà pràovès que lo motchào est bin à vo ?

— Ne l'é pas vu robà, repond lo gaillà, mà la pràova que lào motchào est bin à mè, c'est que vouàquie lo min, qu'est tot parài. Vouàtiti-vài, monsu lo dzudzo !

Et lo gaillà soo son motchào qu'étài bin tot coumeint l'autro.

— Ceïn n'est pas onna réson et ceïn ne vao rein derè, fà lo dzudzo, ka crayo bin que y'eïn é assebin ion dè la mèma sorta dein mon pantet dè veste.

— Oh ceïn se pào bin, repond lo lulu, seïn peïnà pè lieïn, ka noutra fenna mein avài atsetà trà, et m'eïn manquè dou.

C.-C. DÉNÉRÉAZ

La dernière farce de Vagnol.

(Suite et fin).

On devine ce que fut le reste de la nuit pour Maigrinet. Il se lamentait d'une voix à fendre l'âme d'un cannibale. Toutes les cinq minutes, il appelait sa servante :

— Pélagie !

— Monsieur !

— Quelle heure est-il ?

— Je viens de vous le dire : minuit et demi.

— Comme la nuit est longue !... Comme la nuit est longue !... Quelle triste infirmité, ma pauvre Pélagie !... Quand je pense que je me vantais, hier soir, de ma bonne vue, que j'étais fier de ne pas me servir de lunettes à mon âge. Je suis cruellement puni de mon orgueil.

Vers sept heures du matin, Pélagie, avant même d'avoir pris « sa goutte de café », courut chercher le médecin, vieillard à barbe blanche, « très entendu », et qui soignait d'ordinaire son maître. En deux mots, elle le mit au courant de l'accident arrivé la veille à celui-ci.

— Comment ! s'écria le docteur, en s'arrêtant brusquement et en regardant la vieille fille par-dessus ses lunettes, pour bien s'assurer qu'elle parlait sérieusement, M. Maigrinet a perdu la vue tout à coup, en plein café ? C'est incroyable !

Dès son entrée dans la chambre, « l'aveugle », affaissé dans un fauteuil, revêtu de sa longue houppelande grise qui lui servait aussi, paraît-il, dans l'intérieur, se mit à geindre plus douloureusement.

Le médecin, qui n'en revenait toujours pas de l'étrangeté du cas, se fit raconter de nouveau l'accident.

— Je me suis endormi près du poêle; quand je me suis réveillé, je n'y voyais plus, mais plus rien. Si on ne m'avait pas ramené, j'aurais été incapable de retrouver mon chemin.

Pélagie prit son maître par la main et le fit asséoir près de la fenêtre. Elle lui enleva ensuite son bandeau.

Maigrinet eligna une ou deux fois les paupières, puis il poussa un cri, un cri de joie presque aussi retentissant que le cri de désespoir de la veille.

— Docteur, la vue m'est rendue, je vous vois très bien... Je vois même le petit bouton que vous avez sur le nez.

Mais, soudain, pâlisant :

— Je comprends tout : c'est une farce de Vagnol.

Et, avec des gestes furieux qui présageaient une terrible vengeance, il narra dans tous ses détails, cette fois, la scène du café.

— Tout le monde était donc complice de ce greudin, ajouta-t-il, puisque personne n'a eu pitié de moi et ne m'a averti du piège odieux qu'il me tendait. C'est une abomination, docteur, une véritable abomination !... Je ne remettrai plus les pieds dans cet estaminet... Croyez-vous que cet animal de Vagnol a poussé l'audace jusqu'à me mettre lui-même au lit !

— C'était son devoir, repartit le médecin, qui ne pouvait modérer son hilarité.

— Avant le coucher du soleil, je lui aurai brûlé la cervelle. Il me faut sa peau !... D'ailleurs, il est prévenu depuis longtemps... Mille excuses, docteur, de vous avoir inutilement dérangé.

Quand le médecin se fut retiré, Maigrinet s'écria :

— Pélagie, je t'apporterai la tête de Vagnol : tu l'accoumoderas à ta guise.

— Ne faites pas ça, monsieur; si vous apportez ici une tête de chrétien, je vous quitte tout de suite.

— Ce n'est pas une tête de chrétien, ma fille, c'est une tête de monstre.

Aux tiraillements de son estomac, Pélagie s'aperçut qu'elle avait oublié de prendre « sa goutte de café ». Elle regagna sa cuisine, laissant son maître s'emporter tout à son aise et rugir de fureur contre Vagnol.

— Si je tenais le misérable dans mes mains, je le pilerais comme 'chair à pâté, mais il ne perd rien pour attendre !

Vers onze heures, après avoir bu un verre d'absinthe pour se donner du courage — car il en faut pour aller tuer un homme à domicile ! — Maigrinet mit son pistolet, soigneusement chargé, dans sa poche, prit sa canne et sortit.

Il se dirigea à grands pas vers la demeure de Vagnol, laissant échapper à chaque instant des gestes d'impatience.

L'ancien avoué, qui occupait le rez-de-chaussée d'une petite maison située dans un des vieux quartiers de la ville, se disposait à se mettre à table sans le moindre souci des conséquences que pouvait avoir eues sa récente fumisterie. Il était très gai; il souriait encore au souvenir des protestations d'amitié de Maigrinet qui, pour lui prouver sa reconnaissance, n'avait trouvé rien de mieux que de lui baiser la main.

Quelle ne fut donc pas sa stupeur quand celui-ci — tel le spectre de Banco — apparut sur le seuil de la salle à manger. Il essaya cependant de faire bonne contenance.

— Quelle aimable surprise !... Si je m'attendais au plaisir de votre visite !... Remettez-vous, je vous en prie. Ma femme de ménage est allée faire une commission; je vais chercher un couvert, vous allez déjeuner avec moi.

— Monsieur, je ne viens pas pour déjeuner, mais pour vous tuer.

— Pour me tuer !

— Comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire.

— C'est une plaisanterie.

— Vous savez que je ne plaisante pas, moi.

— On ne tue pas un homme comme cela.

— Pardon, on tue les chiens enragés, et vous êtes plus dangereux qu'un chien enragé... Votre conduite d'hier soir aurait pu avoir pour moi les plus fatales conséquences; j'aurais pu mourir de saisissement, monsieur; vous ne trouveriez donc pas excessif que je vous supprime avec ce petit instrument.

Et, très calme, Maigrinet ouvrit sa redingote et sortit son pistolet.

Vagnol, vivement, s'était réfugié derrière la table, une chaise devant la poitrine, pour se garantir des projectiles.

Il bégayait :

— Rappelez-vous, monsieur Mai... gri... grinet, vous... vous m'avez dit, la première fois l'oreille; prenez l'o... lo... reille, mais laissez-moi le reste.

— J'ai réfléchi : je prends tout à la fois, c'est plus pratique. De cette façon, vous ne recommencerez pas.

— Vous allez vous attirer mille désagréments, peut-être même une condamnation à mort. Je vous vois d'ici, marchant à la guillotine.

— Vous n'aurez pas cette satisfaction. Au surplus, ma conscience ne me reprochera rien. Vous ne pouvez pas en dire autant en ce moment.

— Hélas !

— Ne cherchez pas à vous dérober au fond de ce placard : ma vengeance saura vous y atteindre.

Vagnol repoussa la porte, qu'il avait entre-bâillée. Il n'osait pas appeler au secours, dans la peur d'avancer son trépas. Ses yeux s'élargissaient d'épouvante; la sueur perlait à son front; ses mains tremblaient. Il connaissait assez Maigrinet pour savoir qu'il n'avait aucune pitié à attendre de lui. Néanmoins, revenant à sa première idée, il parvint à articuler ces mots :

— Mon cher Maigrinet, nous allons déjeuner ensemble, et nous nous expliquerons entre la poire et le fromage... Si vous y tenez, je vous ferai des excuses en public.

— Vous me proposeriez de faire trois fois le tour de la ville, en chemise, pieds nus et la corde au cou, avec un cierge de six livres dans la main, qu'à cette satisfaction je préférerais encore celle que je vais m'offrir moi-même.

— Ne me refusez pas au moins cette grâce. J'ai toujours négligé de préparer mon testament : donnez-moi le temps de régler mes affaires... Allez me chercher un notaire.